

Études de cas en français

1.8 Le discours argumentatif

Étude de cas N° 1.8
George Orwell, *La ferme des animaux*, 1945,
chapitre I (extrait).
Traduction de Romain Vigier.

À la Ferme du Manoir, dont le propriétaire est M. Martin, vivent des poules, des oies, des canards, des pigeons, des cochons, des chats, des chiens, des chevaux, des chèvres, des ânes, des moutons et des vaches. Martin passe plus de temps à s'enivrer qu'à s'occuper de ses animaux. Le vieux Major, un cochon de douze ans que tous les habitants de la ferme apprécient beaucoup, convoque un soir tous les animaux et leur tient le discours suivant :

« Camarades, vous avez déjà entendu parler du rêve étrange que j'ai fait la nuit dernière. Je vous le raconterai plus tard, j'ai autre chose à vous dire d'abord. Je ne pense pas que je serai encore avec vous très longtemps, camarades, et avant de mourir, il est de mon devoir de vous transmettre les savoirs que j'ai acquis. J'ai eu une très longue vie, j'ai eu du temps pour réfléchir, tout seul dans ma porcherie, et je pense que je peux comprendre la nature de la vie sur cette terre aussi bien que n'importe quel animal. C'est de ça dont je veux vous parler.

« Alors, camarades, quelle est la nature de la vie que nous menons ?
Ouvrons les yeux : nos vies sont misérables, éprouvantes et courtes. Nous naissons, nous recevons juste assez de nourriture pour respirer, et ceux qui en sont capables sont exploités jusqu'à l'épuisement, et à l'instant où nous devenons improductifs, nous sommes massacrés dans la cruauté la plus absolue. Aucun animal dans ce pays ne connaît plus la tranquillité ou le bonheur après sa première année. Aucun animal dans ce pays n'est libre. La vie d'un animal, c'est la misère et l'esclavage : voilà la vérité.

« Mais est-ce seulement l'ordre naturel ? Est-ce parce que nos terres sont si pauvres qu'elles ne garantissent pas une vie digne à ceux qui les occupent ? Non, camarades, mille fois non ! Le sol de ce pays est fertile, son climat est propice, il peut fournir de la nourriture en abondance pour bien plus d'animaux. Rien que notre ferme pourrait nourrir une douzaine de chevaux, vingt vaches, des centaines de moutons, dans un confort et une dignité qu'il devient difficile à imaginer. Pourquoi alors supportons-nous cette misérable condition ? Parce que le fruit de notre travail nous est volé par les humains. Voici, camarades, la source de tous nos problèmes, résumée en un seul mot : l'homme. L'homme est notre seul et réel ennemi. Retirez l'homme de l'équation, et la cause de notre faim et de notre exploitation est abolie pour toujours.

« L'homme est la seule créature qui consomme sans produire. Il ne donne pas de lait, il ne pond pas d'œufs, il est trop faible pour tirer la charrue, il ne court pas assez vite pour attraper les lapins. Et pourtant il gouverne tous les animaux. Il les force à travailler en échange du strict nécessaire pour éviter la famine, et le reste, il le garde pour lui. Nous sillonnons le sol de notre labeur, nous le fertilisons de nos déjections, et pourtant pas un de nous ne possède plus que sa propre peau. Vous, les vaches, combien de milliers de litres de lait avez-vous donnés l'année passée ? Et qu'est-il arrivé à ce lait, qui aurait dû nourrir de robustes veaux ? Chaque goutte a fini dans la gorge de nos ennemis. Et vous, les poules, combien de vos œufs se sont transformés en poussins ? Le reste est parti au marché pour enrichir Martin et ses hommes. Et toi, Capucine, où sont ces quatre poulains que tu as portés, qui auraient dû t'apporter joie et réconfort dans ton

- 40 grand âge ? Chacun a été vendu à sa première année : tu ne les reverras jamais. En retour de tes quatre accouchements et de tout ton labeur dans les champs, qu'as-tu obtenu, sinon de maigres rations et une stalle ?
- « Et pourtant, même nos vies de misère ne se terminent pas naturellement. Pour ma part je ne me plains pas, je fais partie des chanceux. J'ai
- 45 douze ans et j'ai eu plus de quatre-cents enfants. Voilà la vie naturelle d'un cochon. Mais aucun animal n'échappe au cruel couteau. Vous, les petits porcelets assis en face de moi, chacun d'entre vous hurlera à la mort sur le billot cette année. Cette horreur est notre destin commun. Vaches, cochons, poules, moutons, nous y passerons tous. Même les chevaux et les chiens n'ont pas un
- 50 meilleur avenir. Toi, Tonnerre, le jour où tes muscles perdront de leur force, Martin te vendra à l'équarrisseur, qui te tranchera la gorge et te transformera en pâté pour chiens. Et quant à ces derniers, quand ils deviendront vieux et édentés, Martin leur attachera une brique autour du cou et les jettera dans l'étang.
- « N'est-il pas clair désormais, camarades, que toutes nos peines et nos
- 55 souffrances proviennent de la tyrannie des humains ? Débarrassons-nous de l'homme, et le fruit de notre labeur sera nôtre. Quasiment du jour au lendemain, nous pourrions devenir riches et libres. Que devons-nous faire, alors ? C'est simple : travailler, nuit et jour, corps et âme, au renversement de la race humaine ! Tel est mon message, camarades : Rébellion ! Je ne sais pas quand cette
- 60 Rébellion aura lieu, peut-être dans une semaine ou dans un siècle, mais, aussi sûr que je vois cette paille sous mes pieds, tôt ou tard, justice sera faite. Faites-en votre objectif, camarades, pour le restant de votre courte vie ! Et par-dessus tout, transmettez mon message à ceux qui vous succéderont, que les générations à venir poursuivent la lutte jusqu'à la victoire.
- 65 « Et souvenez-vous, camarades, votre volonté ne doit jamais faillir. Aucune dispute ne doit vous disperser. N'écoutez jamais quand on vous dit que les humains et les animaux ont un intérêt commun, que la prospérité des uns est la prospérité des autres. Ce sont des mensonges. L'homme ne sert les intérêts d'aucune autre créature que lui-même. Et parmi nous doit régner une parfaite
- 70 unité, une parfaite solidarité dans la lutte. Tous les hommes sont des ennemis. Tous les animaux sont des camarades.

Commentaire

George Orwell a publié ce roman en 1945. En utilisant la forme traditionnelle de la fable animalière, l'auteur montre comment les idéaux révolutionnaires peuvent être corrompus lorsqu'ils sont mis en pratique. *La Ferme des animaux* est une satire mordante de la transformation de la révolution communiste russe de 1917 en un régime autoritaire dirigé par Joseph Staline pendant plusieurs décennies. L'extrait choisi est le discours du vieux Major, un cochon très respecté qui a convoqué tous les animaux de la ferme pour leur parler solennellement et leur transmettre les conclusions qu'il a tirées après plusieurs années d'observation et de réflexion. Cet extrait est un bon exemple de la construction d'un discours argumentatif.

Comme c'est généralement le cas au début d'un discours devant un public, les premiers mots de Major sont destinés à capter l'attention, l'intérêt et la bienveillance de l'auditoire. C'est pourquoi il utilise l'appellation « camarades », qui est un terme utilisé par les bolcheviks lors de la révolution de 1917. Ce terme, d'abord utilisé principalement dans la sphère militaire, a acquis une forte connotation socialiste après la révolution russe. En appelant ses destinataires « camarades », Major insiste sur l'égalité de statut et le partage des idéaux de ceux qui militent – ou devraient militer – dans le même camp. Le terme est répété dix fois dans le discours du vieux cochon, neuf fois comme un appellatif et une fois, à la fin, comme un attribut définissant l'identité de tous les animaux.

Afin de susciter l'intérêt de son auditoire, Major fait allusion au « rêve étrange » qu'il a fait. Il promet de le raconter plus tard, créant ainsi un certain suspense. Pour gagner l'empathie de ses auditeurs et souligner l'importance de ce qu'il s'apprête à dire, le cochon recourt au *pathos* : il annonce sa mort prochaine et présente la transmission de l'expérience de toute une vie comme un devoir (« Je ne pense pas que je serai encore avec vous très longtemps [...] et avant de mourir, il est de mon devoir de vous transmettre les savoirs que j'ai acquis. », lignes 3-5). Cela donne un caractère solennel et dramatique à la scène et assoit l'autorité de Major sur l'expérience. Cela crée également un contexte propice à la présentation du thème du discours : Major va parler de la vie des animaux de la ferme. Le cochon s'exprime dans un vocabulaire accessible et n'hésite pas à faire des pauses et des transitions pour que tout soit clair. Ainsi, pour souligner le thème de son discours, Major conclut le premier paragraphe par la phrase « C'est de ça dont je veux vous parler » (lignes 7-8). De même, dans l'intention de résumer la conclusion à laquelle il est parvenu après de nombreuses années de réflexion, Major termine son deuxième paragraphe par la phrase « La vie d'un animal, c'est la misère et l'esclavage : voilà la vérité » (lignes 15-16).

Le cochon affirme que les vies des animaux sont « misérables, éprouvantes et courtes » (ligne 10). Son jugement est profondément pessimiste, sans nuance : ce sont des vies de faim, de souffrance et de mauvais traitements, des vies sans bonheur, sans loisir et sans liberté. Major affirme que cette condition animale n'est pas le résultat de causes naturelles mais de l'exploitation des animaux par l'homme :

Mais est-ce seulement l'ordre naturel ? Est-ce parce que nos terres sont si pauvres qu'elles ne garantissent pas une vie digne à ceux qui les occupent ? Non, camarades, mille fois non ! Le sol de ce pays est fertile, son climat est propice, il peut fournir de la nourriture en abondance pour bien plus d'animaux. Rien que notre ferme pourrait nourrir une douzaine de chevaux, vingt vaches, des centaines de moutons, dans un confort et une dignité qu'il devient difficile à imaginer. (lignes 17-23)

Les procédés utilisés pour construire l'argumentation sont les questions rhétoriques, les phrases exclamatives et le constat de la contradiction (annoncée par le « mais » adversatif qui débute le paragraphe, ligne 17) entre les avantages du climat et du sol anglais et la misère du monde animal. Major démontre ainsi que la précarité de la vie animale n'est pas une fatalité. Dans les lignes suivantes, l'idée est complétée par l'accumulation de subjectivèmes à valeur négative pour décrire les hommes, caractérisés par « la cruauté la plus absolue » (lignes 13-14). Le recours aux chiffres (« une douzaine », « vingt », « des centaines », lignes 21-22) est une stratégie de Major pour donner de la solidité à l'ensemble de son argumentation et pour convaincre son auditoire, en équilibrant la dimension purement émotionnelle de la dénonciation de l'injustice avec les arguments prétendument objectifs.

Les lignes suivantes préparent la présentation de la thèse de Major :

Pourquoi alors supportons-nous cette misérable condition ? Parce que le fruit de notre travail nous est volé par les humains. Voici, camarades, la source de tous nos problèmes, résumée en un seul mot : l'homme. L'homme est notre seul et réel ennemi. Retirez l'homme de l'équation, et la cause de notre faim et de notre exploitation est abolie pour toujours. (lignes 23-27)

La question rhétorique qui ouvre les lignes que nous venons de citer et qui est liée à la première partie du raisonnement par « alors » (conjonction de coordination qui exprime la conséquence, ligne 23) sert à interpeller le public et à donner un caractère

dramatique à la scène. La question des raisons de la soumission des animaux est présentée comme une conséquence naturelle de la prise de conscience de l'injustice dont ils sont victimes. La première personne du pluriel (« supportons-nous », « notre travail », lignes 23-24) met l'accent sur les liens de camaraderie entre l'orateur et son public. L'explicitation de la thèse qui ferme le paragraphe est préparée par la référence à la théorie marxiste (perceptible dans « le fruit de notre travail nous est volé par les humains », ligne 24) et par l'élaboration d'une brève synthèse du bilan que Major vient de dresser (« la source de tous nos problèmes, résumée en un seul mot : l'homme. L'homme est notre seul et réel ennemi », lignes 25-26). Le narrateur montre ainsi que le vieux cochon a convoqué les animaux non seulement pour partager une vision personnelle de leurs conditions de vie, mais surtout pour leur dire qu'il faut se révolter. C'est la thèse du discours de Major. Dans les paragraphes suivants, il donnera des arguments pour démontrer la pertinence et la validité de cette thèse et des exemples concrets pour illustrer ou valider ces arguments, mais l'essentiel est déjà résumé à la fin du troisième paragraphe.

Le début du quatrième paragraphe présente une comparaison entre les hommes et les animaux :

« L'homme est la seule créature qui consomme sans produire. Il ne donne pas de lait, il ne pond pas d'œufs, il est trop faible pour tirer la charrue, il ne court pas assez vite pour attraper les lapins. Et pourtant il gouverne tous les animaux. Il les force à travailler en échange du strict nécessaire pour éviter la famine, et le reste, il le garde pour lui. (lignes 28-32)

Major ne fait aucune référence aux capacités intellectuelles de l'homme, puisque son but est de démontrer l'infériorité de l'espèce humaine par rapport aux autres espèces animales. Le passage à la première personne du pluriel dans les lignes suivantes et l'utilisation de l'antithèse (« Nous sillonnons le sol de notre labeur, nous le fertilisons de nos déjections, et pourtant pas un de nous ne possède plus que sa propre peau », lignes 32-34) insistent sur l'union du locuteur et de son auditoire. Le développement de cette partie de l'argumentation débouche sur le constat de l'infinie pauvreté des animaux par rapport à l'opulence humaine.

L'accent mis sur la pauvreté des animaux est en fait ce qui pourra donner de la force à la rébellion. Major sait que sa capacité à persuader et à convaincre peut être accrue s'il peut donner des exemples concrets de la vie à la Ferme du Manoir. C'est pourquoi l'orateur met en avant les sacrifices du passé. Pour illustrer son propos, il commence par interroger les vaches et les poules et explique que tout le lait et les œufs qu'elles ont produits n'ont servi qu'à enrichir Martin et ses hommes, c'est-à-dire que s'il n'y avait pas eu l'intervention néfaste des hommes, le présent serait peuplé de veaux et de poussins. Dans le cas des chevaux, Major va encore plus loin, puisqu'il interpelle directement Capucine, la jument de la ferme, en l'appelant par son prénom (il fera de même avec Tonnerre, le puissant cheval, dans le paragraphe suivant). Dans une projection nettement anthropomorphique, le vieux cochon fait de la vente des quatre poulains de la jument un épisode traumatisant par lequel ce qui aurait pu lui apporter « joie et réconfort dans [s]on grand âge » lui a été arraché (lignes 39-40). Ces exemples concrets fondent la stratégie que Major déploie pour interpeller ses auditeurs. Les questions rhétoriques se multiplient dans cette partie du discours. En imaginant à haute voix tout ce que les animaux auraient pu faire si l'homme ne s'était pas approprié ce qui leur revenait de droit, Major montre qu'il ne va pas se limiter à un constat général de la condition animale, mais que son but est de susciter la révolte.

Le paragraphe suivant soulève une question encore plus douloureuse, puisqu'il détaille concrètement la manière dont les hommes tuent les animaux devenus trop

vieux pour travailler. Le *pathos* est évident lorsque Major évoque le « cruel couteau » (ligne 46), les hurlements sur le billot, la figure de l'équarisseur, les gorges tranchées et la chair animale transformée en pâte pour chiens. Un autre souvenir douloureux est l'image de la façon dont Martin abat les vieux chiens en les noyant dans un étang avec une brique attachée autour du cou.

La thèse est répétée et synthétisée dans le mot « rébellion » et dans le ton prophétique adopté par le vieux cochon vers la fin de son discours. Les verbes au futur et les affirmations péremptoires en témoignent :

Tel est mon message, camarades : Rébellion ! Je ne sais pas quand cette Rébellion aura lieu, peut-être dans une semaine ou dans un siècle, mais, aussi sûr que je vois cette paille sous mes pieds, tôt ou tard, justice sera faite. (lignes 60-62)

Puis les exhortations s'accumulent avec des verbes à l'impératif (« Faites-en votre objectif », « transmettez mon message », « souvenez-vous », « N'écoutez jamais quand on vous dit que... », lignes 63, 64, 66, 67). L'appel à la camaraderie et à la lutte contre les hommes se répète. Le parallélisme entre « Tous les hommes sont des ennemis » et « Tous les animaux sont des camarades » à la fin du discours (lignes 71-72) définit clairement les groupes belligérants, dans une perspective qui dédaigne la nuance. Lorsque Major nie que l'homme et l'animal puissent avoir des intérêts communs et qu'il puisse y avoir un lien entre la prospérité de l'un et de l'autre, il affirme cette vision manichéenne, sans fissures.

L'affirmation selon laquelle « L'homme ne sert les intérêts d'aucune autre créature que lui-même » (ligne 69-70) condense l'identification de l'adversaire qui caractérise tout discours militant. Dans le cas présent, l'adversaire est un « ennemi » et la manière autoritaire et injuste dont il se comporte à l'égard des animaux justifie amplement la nécessité de se rebeller. La suite du roman démontrera que les bonnes raisons ne suffisent pas à construire une société plus juste : les cochons, se prétendant précurseurs de la révolution, finissent par en devenir les leaders politiques, commencent à s'octroyer des privilèges et finissent par être aussi corrompus que les humains.

Bien que ce roman ait été écrit pour évoquer la transformation du régime communiste soviétique en un système corrompu et totalitaire entre 1917 et 1945, l'efficacité de sa construction fait qu'il est encore lu aujourd'hui comme un apport à la réflexion sur des contextes contemporains.